

CHAPITRE PREMIER

L'Ordre des Deux Aigles

Mémoires confuses

« La somme des connaissances de l'humanité est en croissance exponentielle. Celle qui nous est propre n'est qu'une suite poussive d'additions de chiffres. »

Je me réveillai péniblement tant mes pensées étaient confuses et désordonnées. J'étais allongé sur une couchette et tout ce dont je me souvenais était d'être à bord du dirigeable continental « Jean-de-Dieu Soult » de la Compagnie Impériale des Aéronautes. Je me redressai et parcouru du regard ma cabine, une pièce large de trois mètres et longue de quatre dont les parois d'acier riveté tranchaient avec le sol recouvert de lattes en bois. Excepté ma couchette inclinable, le mobilier se limitait à une penderie, un petit secrétaire et un simple lavabo en métal surmonté d'un miroir. Dépourvue du moindre hublot, ma cabine était éclairée par la lumière blafarde d'un néon intégré au plafond. Je ne ressentais ni tangage, ni aucune vibration.

J'étais quelque peu désorienté, car si je me souvenais de détails précis mais insignifiants, comme le nom du dirigeable, d'autres souvenirs plus importants à mes yeux demeuraient obscurs à commencer par ma propre identité ! Persuadé cependant que ma mémoire reviendrait peu à peu, j'entamai instinctivement un travail d'investigation. Pour commencer, je me levai pour me contempler dans le miroir mural. L'image qui m'était renvoyée était celle d'un homme d'une quarantaine d'années au visage à la peau claire, au menton carré et au nez droit orné d'une fine moustache. Ses cheveux étaient courts et noirs, aile de corbeau, tout comme ses yeux. Grand et musclé, un bon mètre quatre-vingts pour près de 90 kg, j'étais habillé d'un austère uniforme militaire noir rehaussé d'argent sur lequel était fiché un insigne : un aigle serrant dans ses serres une longue-vue. Armé d'un pistolet que je portais à la ceinture, je dissimulais également un poignard... Je n'avais pas l'air commode et semblais rigide et froid... Ce reflet me paraissait être celui d'un parfait étranger et pourtant c'était bien le mien. Sur le secrétaire, je découvris un billet d'embarquement et une brochure sur l'appareil à bord duquel je me trouvais. Il venait de décoller de la ville du Caire-l'Empereur dans le département des Bouches du Nil à destination de l'aérostation internationale proche de la capitale Paris Impérial. Si les vents étaient propices, il nous restait une trentaine d'heures avant d'arriver à destination... Le dirigeable était un appareil de classe Léna d'une longueur de 250 mètres. Quarante passagers et quinze membres d'équipages se trouvaient à bord de cette nef filant à près de 90 km/h et propulsée par quatre moteurs électriques Levassor-Panhard-Latis d'une puissance de 890 kW. La brochure précisait que la sécurité des passagers était assurée par l'utilisation d'Aethergol, une substance stable, plus légère que l'air et totalement ininflammable qui remplissait les énormes ballonnets du « Jean-de-Dieu Soult ». Nommé en mémoire d'un des premiers maréchaux d'Empire, cet appareil avait été baptisé en 1927 par la princesse impériale Eugénie-Ankhesenpaaton¹ Napoléon De Clisson-Beaulieu, Duchesse d'Avignon. Le terme Aethergol ne m'était pas inconnu et me semblait même dépasser en importance celui désignant un simple gaz plus léger que l'air. Quant aux prénoms issus de l'antique Egypte, il me revint qu'ils constituaient une marque distinctive réservée à la famille impériale ou à des citoyens honorés pour leur contribution et leur fidélité aux Napoléon.

Dans la penderie, je ne trouvai qu'un uniforme de rechange et une petite valise en cuir dont le contenu se limitait à quelques sous-vêtements et une trousse de toilette. Je fouillai ensuite mes poches espérant y trouver quelques indices sur mon identité... La pêche fut maigre : seulement trois billets de 100 francs impériaux ornés du portrait de Charlotte-Péséshet- Napoléon III, Impératrice des Français de 1842 à 1865, une pièce en or d'une valeur de cinq Napoléon et une carte de fonctionnaire du ministère de la Sécurité intérieure au nom du capitaine Damien Roche. La carte, signée par Raherka-Pierre Laval, le

¹ Depuis la campagne victorieuse de Napoléon 1^{er} en Egypte, les prénoms usités au temps des pharaons sont l'apanage de la famille impériale et des personnalités distinguées pour leur fidélité.

chef de la police et ornée de l'aigle impérial, avait été émise le 1er janvier 1928 pour une durée de 10 années et sa photo était bien celle de l'homme dont je venais de découvrir le visage. Un calendrier sur le mur m'apprit que nous étions le 24 octobre 1937 soit la 133e année après la Fondation de l'Empire Français – FEF.

Je retournai sur ma couchette, pas beaucoup plus avancé qu'à mon réveil. Qu'avait-il pu m'arriver ? Pourquoi je souffrais de cette amnésie partielle ? Pour ma survie, il me fallait en savoir plus avant que le dirigeable n'arrive à destination. Ma cabine inspectée, je décidais d'explorer le reste du bâtiment. Au centre, se trouvaient les cabines des passagers. A bâbord, la salle à manger décorée avec goût disposait de deux tables de vingt couverts. Le service en argent frappé de l'aigle impérial, les nappes blanches et les verres en cristal étaient de la plus fine facture. Cet appareil transportait une clientèle aisée et je me demandais comment j'avais pu me retrouver en si fortunée compagnie. Je contemplais, par les larges baies vitrées, une mer de nuages sur laquelle bondissait l'ombre du dirigeable. À tribord, les passagers pouvaient se détendre dans un salon de lecture et d'écriture. Il s'y trouvait même un piano fabriqué à Vienne. L'empire d'Autriche était réputé pour la qualité de ses facteurs ce qui constituait à ce moment une information parfaitement inutile, mais qui m'était revenue en mémoire d'un coup. Je comptai une douzaine de stewards et deux femmes de chambre. Tous veillaient au confort des passagers avec une dignité légèrement compassée. Je les sentais mal à l'aise en ma présence comme si je représentais une menace potentielle, impossible à chasser et encore moins à éliminer.

Dans la bibliothèque du salon de lecture, je trouvai des exemplaires de la « Gazette de l'Aigle » et du « Clairon de l'Empire ». Tandis que je parcourais les pages de ces deux journaux, d'autres souvenirs remontèrent à la surface. L'Empire français était dirigé depuis 1924 par l'Empereur Néferkarêemperamon-Philippe Napoléon VI. Il venait juste d'épouser en secondes noces la jeune impératrice du Brésil, Francisca-Carlota de Bragance. La fête nationale, le 11 octobre, commémorait « la déclaration d'amitié éternelle entre la France et la Russie signée à Erfurt en 1808 dans le département de Thuringe. Napoléon 1^{er} et Alexandre 1^{er} fondaient l'Ordre des Deux Aigles et se partageaient le monde. ». L'Empire français aux 289 départements s'étendait d'Ouest en Est de Brest à Ragusa dans les provinces Illyriennes et du Nord au Sud de Hambourg dans les Bouches de l'Elbe à Djibouti dans les Côtes d'Aden. L'Empereur dominait la majeure partie de l'Europe, l'Afrique et le continent sud-américain. L'empire d'Autriche, la Confédération des provinces germaniques et la République de Prusse étaient des alliés plus ou moins fidèles selon les circonstances. Le nord de l'Italie était divisé en départements impériaux et le reste partagé entre les royaumes de Naples et de Sicile tous deux vassaux de l'Aigle français. L'Angleterre n'avait été sauvée de l'invasion que par une providentielle et terrible tempête qui avait détruit la flotte franco-russe en 1810 tout comme celle qui avait coulé l'invincible armada. Les anglais avaient acquis de cet épisode la certitude qu'ils étaient protégés par le Tout Puissant et destinés à diriger le monde. Leurs colonies d'Amérique, tout juste remises d'une rébellion qui avait failli bien réussir, luttèrent depuis plus de cent ans contre l'hégémonie du « Clan des Corses ». A l'Est en Russie, le règne glorieux d'Alexandre 1^{er}, n'était plus qu'un lointain souvenir. L'empire Russe était désormais une ploutocratie décadente qui luttait à grandes peines contre le Japon devenu au début du XX^e siècle le pendant et le rival mortel de la dynastie des Napoléon. Les nippons s'étaient proclamés ennemis jurés des coloniaux qu'ils fussent britanniques ou slaves... Les soldats de l'Empire du Soleil Levant s'étaient emparés de la Chine, du nord de l'Inde et d'une partie de la Sibérie, mais avaient été repoussés en Australie. Enfin, les troupes japonaises avaient réussi à poser pied en Californie, possession d'un royaume d'Espagne qui, bien qu'assujéti à l'empire français, était trop occupé à lutter sur son propre sol contre des séparatistes assoiffés de liberté.

La couronne britannique de son côté, connaissait des soucis pour mater plusieurs mouvements indépendantistes financés et armés à la fois par les Japonais et les Français du continent. Heureusement pour les habits rouges, ces groupuscules n'étaient jamais parvenus à s'entendre.

Les « Grands-Bretons », après avoir conquis d'immenses territoires en Asie et dans le Pacifique, avaient affronté les troupes japonaises en Australie et remporté une victoire chèrement payée. À contrario, ils avaient dû se résoudre à abandonner le continent africain aux Français et aux Espagnols.

Au fil des pages, je me souvins que les citoyens de la Louisiane française, lassés des conscriptions successives destinées à alimenter les campagnes de la dynastie des « Buonaparte », s'étaient révoltés à leur tour en 1915. Les rebelles avaient choisi pour chef un orateur de talent du nom de Jaurès. La nouvelle République Socialiste de Louisiane avait contracté une alliance fragile et inattendue avec les colonies britanniques des Amériques afin de combattre à la fois les Français continentaux et les Espagnols. Ces derniers avaient fort à faire pour conserver le Texas et la Californie convoités respectivement par le Japon et l'Empire du Mexique aux visées expansionnistes.

Le monde connaissait en cette fin d'année 1937, beaucoup de conflits larvés qui n'attendaient qu'une provocation d'un côté ou de l'autre pour éclater en guerre ouverte.

Au fur et à mesure que je parcourais les articles, je m'aperçus que je lisais non seulement vite, mais que j'enregistrais la moindre information sans aucun effort. Cependant, ma mémoire restait parcellaire.

Mes compagnes et compagnons de voyage étaient issus pour la plupart de la riche bourgeoisie coloniale des départements d'Égypte. La majorité d'entre eux, tout comme l'équipage, me considérait avec crainte, mais comment pouvais-je leur en vouloir sachant que j'étais censé être un agent de la police politique d'un empire autoritaire ? Pourtant, malgré cette défiance, je finis par faire la connaissance d'un colonel à la retraite qui se prit d'affection pour moi. Léon-Alexandre de Chassignac était un homme d'une soixantaine d'années à l'apparence soignée qui avait servi dans la « coloniale » toute sa vie de soldat. Il vouait une admiration sans faille à l'Empereur et à ses aïeux bien que je le soupçonnasse d'en faire un peu trop en ma présence... Il se rendait à Paris Impérial pour assister à la cérémonie de remise des diplômes d'officier artilleur, arme de prédilection du premier empereur, à laquelle participerait Albert-Jean, un de ses petits-fils. De Chassignac parlait pour deux et cela m'arrangeait à vrai dire. Son affection à mon endroit venait du fait que je ressemblais énormément à son fils aîné qui avait trouvé la mort à bord d'un prototype d'aéroplane à moteur... De nombreux scientifiques travaillaient sur les plus lourds que l'air afin de remplacer les dirigeables jugés trop lents et trop fragiles face aux progrès récents de l'artillerie antiaérienne, mais les résultats n'étaient pas encore à la hauteur de leurs espérances. Nous nous étions convenu de nous retrouver au dernier déjeuner servi à bord avant l'arrivée à la capitale.

En attendant, je décidai de rejoindre ma cabine et vaincu par le sommeil, je m'accordai quelques heures de repos bien mérité.